

Nous sommes les lieux où nous  
avons été.

JIM HARRISON

Je suis plus heureuse. J'ai atteint  
un stade où je n'ai peut-être plus  
besoin d'un film entre la vie et  
moi.

JANE CAMPION

*Cips, cips*

*Da di doo di doo*

*Ci-boom, ci-boom-boom*

PAOLO CONTE

J'ai vécu jusqu'à mes dix-huit ans dans un petit village d'Ardenne où mon imagination se trouve encore. Que je le veuille ou non, tout ce que j'écris vient de là : des quelques mètres carrés du hangar à poules de Papou, de l'odeur des fraises qu'il cultivait derrière l'église, face aux collines de Hoyemont, au-dessus de l'Ourthe et de l'Amblève, des silos à foin de la ferme de Jacques Martin, des bêtes sachant d'instinct trouver le bonheur, des machines agricoles défoncées par l'usage, dans le purin.

Je suis marqué à vie par ce monde presque disparu.  
C'est une immense joie et une immense peine.  
Je ne peux pas le dire mieux : mon enfance me  
remplit et de peine et de joie.

Ne pas arrêter de faire signe à celui que j'ai été, tenter de le revoir et de revoir mon frère, tout cela porte un nom : écrire. Mes livres pourraient tous commencer par cette phrase, qui d'ailleurs ouvre l'un d'eux : « On était nés jumeaux, pourtant mon frère avait toujours été comme un aîné pour moi. » En un sens, ça résumerait tout.

J'avais peur de la ferme de Jacques, même si elle m'attirait. Il y avait là des oies, qui me paraissaient être des bras automatiques nés pour tuer, des dindons, des porcs et un verrat dont Jacques disait qu'il pouvait nous réduire en bouillie en un seul coup de mâchoires, si on s'approchait trop. Mais quelque chose m'y ramenait constamment, dans cette ferme, une chose qui m'attirait comme un poison. Je peux chercher partout, toute ma joie se trouve là, au milieu de ces « pierres d'avoine », près des silos, contre le flanc des bêtes, dans le purin.

Fasciné par ces vaches qui dormaient littéralement dans leur merde, je pouvais rester des heures entières à les regarder. Fou d'elles, fou comme on l'est toujours des choses qui nous font peur, fou comme je le suis encore de celles qui me dégoûtent. Le fromage, par exemple. Et le lait.

Fixer l'éternité contenue dans le regard d'une vache, son innocence blessée. Entendre le tracteur John Deere qui s'enfonce dans le bois du Fays. Parler avec la voix d'un enfant qui ne reviendra plus, la parole perdue. Fixer les cornes en croissant de lune des bêtes que Karine, l'épouse de Jacques, rentre aux étables, leurs mamelles déformées par les centaines de milliers d'heures de traite, leur rumination triste, lente, cette façon de mâcher constamment le même morceau de temps, exactement comme moi qui écris ces lignes.

La maison se trouvait dans le bas du village, au numéro 37 de la rue A Vi Tiyou, dans les remblais d'un trou aux crasses recrues de ronces et de fleurs sauvages, une de ces déchetteries dont nos campagnes ont toujours été pleines. Le terrain, en pente, filait droit dans le bois qui faisait partie de la propriété, un bois rempli de grottes et de roches à escalader, où nos enfants jouent aujourd'hui et où il me semble avoir laissé la part la plus vivante de moi. La plus cruelle. Et la plus douce.



À la lisière du bois, sur la section plane du terrain, on avait nos jardins potagers. Charles, son petit carré (sous le tilleul). Moi, mon petit rectangle (sous le sureau). Qu'importe : les fanes du céleri nous reliaient à Dieu.